



L'Aigrette de Diamants.

## L'AIGRETTE DE DIAMANTS



IAFAR, grand visir de l'illustre kalife Haroun-al-Raschid revenait un jour avec son maître de la mosquée. On célébrait alors les fêtes du Ramazan. Des gens de toute condition se pressaient à l'en-

tour des gardes, et chacun d'eux s'efforçait d'attirer les regards du souverain, pour lui tendre un placet. Le grand visir recevait d'un air indifférent toutes ces suppliques, et les serrait sans distinction dans la poche de son cafetan. Lorsque le cortège fut rentré au palais, Haroun ordonna

à son ministre de lui lire les requêtes de ses sujets, et Giafar obéit.

Tous les solliciteurs voulaient obtenir des places ou des honneurs, et tous protestaient de leur fidélité et de leur dévouement au prince par des phrases qui se ressemblaient, comme si chacun d'eux se fût contenté de varier, en la copiant, quelques mots d'une formule générale. Le kalife en fit la remarque; puis, il devint rêveur, et Giafar cessa de lire.

Quelques moments après, Haroun releva son front soucieux :

— Parmi tant de gens qui se disputent ma faveur, dit-il à son ministre, en est-il un seul digne de ma confiance?

— Pas un, que je sache, répondit Giafar, jusqu'à ce que vous l'ayez éprouvé; car j'ai appris, à force d'expérience, que l'homme, en qui Dieu a mis les germes de toutes les vertus, avec le pouvoir de faire le bien ou le mal, est souvent la plus ingrate des créatures, et rend la trahison pour les bienfaits.

— Voilà un jugement bien sévère et bien peu charitable, reprit le kalife en souriant.

— Prince, ajouta Giafar, j'ai toujours un exemple à l'appui de mes vieilles maximes. Voulez-vous entendre l'histoire du sultan d'Alep?

Haroun fit un signe d'assentiment, et le visir continua :

— Le sultan d'Alep était jeune; il n'aimait que les plaisirs, et laissait à des courtisans le soin de gouverner

ses États. Comme il suffisait pour captiver sa faveur d'imaginer sans cesse de nouvelles magnificences, un habile joaillier, qui possédait l'art de créer de merveilleux objets de luxe, s'empara peu à peu de toutes les affections du sultan, et de simple artisan se vit élever tout à coup aux premières dignités. On alla jusqu'à lui confier l'éducation du prince Béhadir, futur héritier du trône; et le sultan était si aveuglé par l'ascendant qu'avait su prendre sur lui Fadhel-le-Joaillier, qu'il s'aperçut trop tard de la faute qu'il avait commise, en livrant son jeune fils aux dangereux enseignements d'un homme qui n'avait aucune des capacités ni des vertus nécessaires à de si graves fonctions.

L'ancien joaillier avait donné à son élève des défauts que l'âge et l'avenir devaient changer en vices : un amour désordonné des richesses, la passion de l'or et du luxe, l'avarice et l'avidité, qui commettent pour se satisfaire toutes sortes de fraudes et de violences. Bientôt Béhadir fut digne de son instituteur. Un jour qu'ils se promenaient dans la ville, un juif leur offrit une superbe aigrette de pierres précieuses, dont Fadhel lui donna un prix modique. Le marchand se plaignit : on ne l'écouta point; il osa réclamer vivement contre cette injustice : il reçut la bastonnade, et fut enfermé, comme calomniateur, dans une étroite prison, où il mourut de misère. Cependant l'indignation publique accusait si hautement le ministre Fadhel, que le bruit de ses exactions parvint aux oreilles du sultan. La conduite de Fadhel fut l'objet d'une enquête rigoureuse, qui dévoila

au grand jour toutes les mauvaises actions dont le prince Béhadir s'était rendu coupable, par les conseils pernicioeux et à l'aide du ministre. Le sultan, navré de chagrin et de repentir, ne trouva d'autre parti à prendre que de reléguer son fils, sous bonne garde, dans un château situé au milieu des bois, loin de la capitale, et de bannir de ses États, sous peine de la vie, s'il osait y rentrer jamais, l'homme qui avait si indignement usé du pouvoir et de la confiance de son maître.

Fadhel partit pour son exil, le cœur gonflé de haine et de vengeance. Après plusieurs journées de marche, il arriva dans un pays étranger, et la nuit le surprit à l'entrée d'une immense forêt, dans laquelle il cherchait un abri pour se reposer, lorsque tout à coup la terre manqua sous ses pieds, et il roula au fond d'un trou qu'on avait creusé et caché sous des branches d'arbres chargées d'une mousse légère, pour servir de piège aux bêtes féroces. Qu'on se figure sa surprise et son effroi, lorsqu'aux rayons tremblotants de la lune, il se vit en compagnie d'un énorme singe, d'un lion et d'un serpent, dont il s'attendait à devenir la proie.

Mais ces trois animaux que le même accident avait réunis, ne cherchèrent point à lui nuire ; le lion et le singe paraissaient fascinés par la présence du serpent, qui, roulé sur lui-même en spirale, dressait sa tête avec de petits yeux étincelants et gardait la défensive. Fadhel attendit le jour avec des angoisses terribles ; vers le matin, quand l'aube teignit de clartés rougeâtres la cime des feuillages,

il entendit, à peu de distance, les pas d'un voyageur, et se mit à implorer du secours avec une voix dolente.



Le voyageur était un honnête paysan qui conduisait à la ville prochaine son âne chargé de fruits. Il accourut aux cris de détresse qui sortaient de la forêt, noua le bout d'une

corde à une souche d'arbre, et jeta dans la fosse l'autre extrémité. Une oscillation fit vibrer la corde, et le paysan s'efforçait de la tirer à lui, quand à la place de l'homme qu'il croyait sauver, le singe fit un bond et s'accrocha au bord du trou. Le paysan effrayé allait repousser l'animal, mais celui-ci, recevant tout-à-coup d'un pouvoir magique le don de la parole, lui dit d'une voix suppliante : — Ne regrette pas de m'avoir sauvé la vie, car les animaux sont reconnaissants envers leurs bienfaiteurs ; mais l'homme qui est là au fond est un ingrat, et je crains qu'il ne paie mal le service que tu vas lui rendre. J'habite sur la lisière de cette forêt, et j'espère plus tard te prouver ma gratitude.

Le paysan n'écouta guère le singe, et se hâta de rejeter la corde; bientôt, la sentant plus lourde, il se réjouissait de sauver un de ses semblables, lorsqu'il vit apparaître le lion qui l'avait saisie dans sa gueule, et qui de ses larges griffes déchirait les parois de la fosse pour gagner le bord. Le paysan, demi-mort de terreur, allait lâcher la corde et fuir, mais le lion prenant aussi la parole, lui dit très doucement : — Achève de me tirer d'ici; les animaux sont amis de l'homme qui ne cherche pas à leur nuire; j'ai assez de force et de courage pour te sauver la vie en quelque occasion : tu t'en trouveras mieux que des belles phrases du traître que j'ai laissé dans ce trou.

Le paysan rassuré acheva de délivrer le lion, qui prit sa course en bondissant vers le plus épais du bois, en lui criant : — Au revoir !

Fadhel-le-Joaillier renouvelait ses instances du ton le plus piteux, et le paysan, malgré l'avis du singe et du lion, tendait la corde une troisième fois, lorsqu'il vit un serpent s'en détacher en déroulant ses longs anneaux. Furieux de cette aventure, il allait écraser avec une pierre le pauvre reptile, mais celui-ci parlant à son tour, lui dit : — Ne t'irrite pas contre moi, et ne me fais point de mal; je paierai ton bienfait d'un conseil amical dont tu pourras tirer grand profit. L'homme qui est resté là est ingrat, lâche et méchant; ainsi crois-moi, car les serpents sont doués de la prudence qui manque à bien des hommes. Celui qui est dans la fosse est un scélérat que la Providence y a fait tomber pour qu'il y périsse, en expiation de ses crimes. Si tu le sauves, tu auras à t'en repentir. Quant à moi, je ne serai pas ingrat, et je te revaudrai ton bienfait.

Cela dit, le serpent se glissa sous les hautes herbes de la forêt, tandis que le paysan s'occupait de sauver Fadhel.

A peine sorti de la fosse, l'ancien joaillier, dont les vêtements déchirés par sa chute étaient tout souillés de terre humide, se jeta aux genoux de son libérateur : — Homme généreux, lui dit-il, si jamais la Providence permet que je puisse m'acquitter envers toi, je sacrifierai avec joie mon bien, mon crédit, et jusqu'à ma vie. Je suis un grand seigneur de la ville d'Alep. Le sultan m'avait choisi pour premier ministre, et pour gouverneur de son fils. Je m'acquittais de mes devoirs avec justice et avec fidélité. Mais le jeune prince avait un naturel vicieux, que mes leçons ne

pouvaient ramener au bien. Un jour je voulus user de sévérité; mais le sultan ne m'écouta point. Il fallut que les plaintes du peuple et la crainte d'une révolte vissent lui ouvrir les yeux. Alors il fit enfermer son fils dans une forteresse; mais au lieu de récompenser mes services, il crut aux calomnies dont mes ennemis me chargeaient, et m'accusant des fautes du jeune prince, il m'exila de sa cour, sans aucune ressource, et sans vouloir entendre ma justification. Depuis ce moment, je voyageais tout seul, livré aux plus tristes réflexions sur l'ingratitude des hommes, quand je tombai dans la fosse au milieu des hideuses bêtes dont tu m'as délivré si généreusement,

Ainsi parla Fadhel. Il accusait si éloquemment l'ingratitude des hommes, l'injustice des princes, et mêlait à ses discours de si belles sentences, que le pauvre paysan crut avoir sauvé un sage. Il ouvrit de grands yeux aussi, quand Fadhel lui fit présent d'un gros diamant qui reflétait au soleil toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Il remercia humblement l'ancien ministre et continua sa route. En se voyant si riche, quelques jours après, il vendit son âne et sa chaumière, et du prix qu'un juif lui donna de son diamant, il acheta une pacotille de marchandises, et s'en alla en Perse, où il avait ouï dire que les colporteurs faisaient rapidement fortune.

Un an plus tard, le paysan devenu marchand avait réussi au-delà de toute espérance; et ayant échangé sa pacotille contre une somme d'argent assez considérable, l'envie lui prit de revoir sa patrie. Il mit dans une cein-

ture de cuir ses chères pièces d'or, et monté sur un bon cheval, il s'en revenait à petites journées, lorsqu'il arriva à l'entrée de la forêt où il se souvenait d'avoir tiré d'affaire quatre prisonniers d'espèces fort différentes. Il se souvint alors des magnifiques promesses de Fadhel, et songeait à aller le visiter pour lui apprendre sa petite fortune, lorsqu'au détour d'un épais taillis, une troupe de voleurs lui enleva son cheval, son argent, et après l'avoir dépouillé de ses meilleurs habits, le laissa tout seul, couché sous un arbre, pieds et mains liées.

Le pauvre homme n'osait crier de peur d'attirer quelque bête féroce, et il s'épuisait en vains efforts pour dégager ses mains enflées par les nœuds de corde qui meurtrissaient sa chair. Tout-à-coup, le singe, qui gambadait d'arbre en arbre, en cherchant des glands de chêne pour sa nourriture, passa dans ce coin de la forêt, et reconnaissant son ancien libérateur, d'un saut fut auprès de lui, et se mit à ronger les cordes avec ses dents. L'infortuné marchand se mourait de fatigue et d'inanition. Le singe le prit sur son dos, et le porta dans la grotte qu'il habitait, où par bonheur il y avait une provision de fruits sauvages et une petite source d'eau claire, dont le murmure endormit doucement notre voyageur, quand il se fut un peu restauré. Pendant son sommeil, le singe, qui connaissait la retraite des voleurs, s'y rendit sans bruit et profita de leur absence pour prendre un gros sac d'or et quelques riches vêtements qu'il vint déposer auprès de son hôte. Quand celui-ci se réveilla, le singe lui dit : — J'avais promis de te